

— Il n'est pas mort ; il ne peut être qu'asphyxié ; il vivait il y a une minute à peine.

On se hâta de transporter Dumais au manoir seigneurial où des soins empressés et entendus lui furent prodigués. Au bout d'une demi-heure, des gouttes d'une sueur salutaire perlèrent sur son front, et à l'expiration d'une autre demi-heure, il rouvrit des yeux hagards, qu'il promena longtemps autour de lui et qui se fixèrent enfin sur le vieux curé. Celui-ci approcha son oreille de la bouche de Dumais, et les premières paroles qu'il recueillit furent : « Ma femme ! mes enfants ! Monsieur Arché ! »

— Soyez sans inquiétude, mon cher Dumais, dit le vieillard : votre femme est revenue de son évanouissement, mais comme elle vous croit mort, il me faut de grandes précautions pour lui annoncer votre délivrance : tant d'émotions subites pourraient la tuer. Aussitôt qu'il sera prudent de le faire, je l'amènerai près de vous ; je vais l'y préparer. En attendant voici M. de Loché, à qui, après Dieu, vous devez la vie.

À la vue de son sauveur, qu'il n'avait pas encore distingué des autres assistants, il se fit une réaction dans tout le système du malade. Il entra Arché de ses bras, et pressant ses lèvres sur sa joue, des larmes abondantes coulerent de ses yeux.

— Comment m'acquitter envers vous, dit-il, de ce que vous avez fait pour moi, pour ma pauvre femme et pour mes pauvres enfants !

— En recouvrant promptement la santé, dit gaiement de Loché. Le Seigneur de Beaumont a fait partir un émissaire à toute bride pour amener le plus habile chirurgien de Québec, et un autre émissaire pour préparer des relais de voitures sur toute la route ; en sorte que demain, à midi, au plus tard, votre mauvaise jambe sera si bien collée, que dans deux mois vous pourrez faire à l'aise le coup de fusil avec vos anciens amis les Iroquois.

Lorsque le vieux pasteur entra dans la chambre où l'on avait transporté sa fille d'adoption, elle était à demi couchée sur un lit, tenant son plus jeune enfant dans ses bras, tandis que l'autre dormait à ses pieds. Pâle comme la statue de la mort, froide et insensible à tout ce que Madame de Beaumont et d'autres dames du village pouvaient lui dire pour calmer son désespoir, elle répétait sans cesse : mon mari ! mon pauvre mari ! je n'aurai pas même la triste consolation d'embrasser le corps froid de mon cher mari, du père de mes enfants !

En apercevant le vieux curé, elle s'écria, les bras tendus vers lui : — Est-ce vous, mon père, qui m'avez donné tant de preuves d'affection depuis mon enfance, qui venez maintenant m'annoncer que tout est fini ! Oh ! non ! je connais trop votre cœur : ce n'est pas vous qui vous êtes chargé d'un tel message pour l'orpheline que vous avez élevée ! Parlez, je vous en conjure, vous dont la bouche ne profère que des paroles consolantes !

— Votre époux, dit le vieillard, recevra une sépulture chrétienne.

— Il est donc mort ! s'écria la pauvre femme ; et des sanglots s'échappèrent pour la première fois de sa poitrine oppressée.

C'était la réaction qu'attendait le vieux pasteur.

— Ma chère fille, reprit-il, vous demandez comme faveur unique, il n'y a qu'un instant, d'embrasser le corps inanimé de votre mari, et Dieu vous a exaucée. Ayez confiance en lui, car la main puissante, qui l'a retiré de l'abîme, peut aussi lui rendre la vie.

La jeune femme ne répondit que par de nouveaux sanglots.

— C'est le même Dieu d'incalculable bonté, continua le vieux pasteur, qui dit à Lazare dans la tombe : « Lève-toi, mon ami, je vous l'ordonne. » Tout espoir n'est pas perdu, car votre mari dans son état d'horribles souffrances...

La pauvre jeune femme, qui avait écouté jusque-là son vieil ami sans trop le comprendre, sembla s'éveiller d'un affreux cauchemar, et, pressant dans ses bras ses deux enfants endormis, elle s'élança vers la porte.

Peindre l'entrevue de Dumais avec sa famille, serait au-dessus de toute description. L'imagination seule des âmes sensibles peut y suppléer. Il est souvent facile d'émonoyer en effiant un tableau de malheur, de souffrances atroces, de grandes infortunes ; mais s'agit-il de peindre le bonheur, le pinceau de l'artiste s'y refuse et ne trace que de pâles couleurs sur le canevas.

— Allons souper maintenant, dit M. de Beaumont, à son ancien et vénérable ami ; nous en avons tous grand besoin ; surtout ce noble et courageux jeune homme, ajouta-t-il en montrant de Loché.

— Doucement, doucement, mon cher Seigneur, dit le vieux curé. Il nous reste un devoir plus pressant à remplir : c'est de remercier Dieu dont la protection s'est manifestée d'une manière si éclatante !

Tous les assistants s'agenouillèrent ; et le vieux curé, dans une courte, mais touchante prière, rendit grâce à Celui qui commande à la mer en courroux, à Celui qui tient, dans ses mains puissantes, la vie et la mort de ses faibles créatures.

PH. DE GASPÉ.
Les Anciens Canadiens.

SCIENCE.

Les nations à l'Exposition Universelle de Londres en 1862.

DEUXIÈME PARTIE.

LE CONTINENT EUROPÉEN.—L'ORIENT ET LE NOUVEAU MONDE.

I.—L'EUROPE.

Quand on avait passé une semaine à parcourir les innombrables galeries dans lesquelles s'étalaient ou se groupaient sous mille formes diverses les produits anglais, on avait fait une revue à peu près complète de l'industrie moderne. Ce n'était pas sans fatigue sans doute ; mais on était largement payé de sa peine en contemplant toutes les transformations que le génie de l'homme fait subir à la matière. La poésie vante la richesse et la munificence de la nature. La science est loin de contredire la poésie, puisqu'elle enseigne que la nature est le réservoir commun de tout ce qui naît et meurt, et que nous ne passons rien que nous ne tirions de son fonds ; mais elle sait aussi que ce fonds lui-même n'est inépuisable qu'autant que l'intelligence de l'homme s'applique à l'exploiter et à l'entretenir, et que d'ailleurs il fournit seulement des aliments, peu variés, et d'informes matériaux ; la nature, même revêtue de sa plus luxuriante parure, n'offre pour abri que le feuillage de ses forêts ou la dépouille de ses animaux. C'est l'industrie qui pétrit la terre en briques et en tuiles, qui coupe la roche en pierres de taille, en ardoises, qui fond les minerais, dont elle tire des myriades de produits, depuis le simple clou jusqu'à la locomotive ; c'est l'industrie qui file et tisse la toison des brebis ou le duvet de certaines graines, qui compose les plus riches étoffes avec les fils d'une chenille. L'industrie, c'est le cachet que l'homme imprime à la nature, et l'empreinte est d'autant plus profonde que la civilisation est plus avancée. Un peuple sauvage ne sait encore imposer à la matière qu'un petit nombre de formes grossières ; dans le tronc d'un arbre, il creuse un canot, et d'une pierre qu'il aiguise il fait une hache : ses idées, ses moyens d'action, ses besoins sont trop bornés pour lui permettre d'aller au delà. Une nation comme celle qui habite la Grande-Bretagne fait en quelque sorte disparaître sous les modifications innombrables du travail la matière première qu'elle plie aux usages les plus divers, toujours prête à satisfaire tout besoin, à prévenir, à solliciter même le désir. Quand on voit étalé sous ses yeux tout ce que peut donner, dans ses applications les plus diverses, l'industrie manufacturière, depuis l'humble travail de la tricoteuse, qui, dans les montagnes de l'Ecosse, fait des bas en gardant ses troupeaux, jusqu'aux gigantesques usines qui pétrissent sous leurs marteaux des masses énormes de fer d'où jaillit la flamme, et aux fabriques où des métiers, alignés par centaines et mus par une même force, tissent chaque jour assez d'étoffe pour couvrir une ville entière, on se prend à comparer les dons de la nature et les conquêtes de l'homme, la munificence de l'une, qui sème la vie au hasard et prodigue ses créations, et la puissance de l'autre, qui tourne à son profit ces forces désordonnées, qui, par la discipline que leur impose son bias et son intelligence, en centuple l'effet utile, et même le plus souvent, véritable créateur, fait naître l'utilité là où la nature semblait n'avoir mis qu'obstacle et danger ; au milieu de la prodigieuse réunion de produits en tout genre exposés dans un même lieu par l'industrie d'une grande nation, on acquiert aisément la conviction que la véritable richesse, celle qui donne à un peuple les moyens de vivre de la vie civilisée, et que la jouissance, loin d'épuiser, accroît sans cesse, est la richesse due au travail, la richesse dans laquelle la matière ne sert qu'à prêter une forme sensible à une émanation de la pensée humaine. Un pareil spectacle, envisagé de ce point de vue, a sa grandeur propre, comme les beautés de la nature, et laisse dans l'esprit une impression morale.

Il n'y avait que la Grande-Bretagne qui présentât dans son ensemble cet aspect imposant, et qui donnât la série complète des transformations de la matière ; les autres nations n'en avaient que des fragments. La cause principale de cette différence, nous l'avons déjà dit, c'est que l'Angleterre était chez elle, et que ses exposants n'hésitaient pas plus à envoyer par le chemin de fer un marteau-pilon qu'un châle de dentelle. D'ailleurs, l'Angleterre tient le premier rang parmi les nations industrielles. Les États du continent européen fournissent au commerce extérieur un total de 16 milliards et demi, y compris la France, qui figure dans ce nombre pour 4 milliards ; à elle seule, l'Angleterre dépasse 8 milliards,